

Suite de LES A-COTES DE LA GUERRE

marqué, malgré que je n'avais que 12 ans. J'ai vu alors beaucoup de paysans pleurer, certains à chaudes larmes, sachant très bien que ces pauvres bêtes allaient vers un destin tragique ; ils avaient du mal à s'en séparer, ils le prenaient par l'encolure en les serrant très fort, et puis brusquement s'en allaient d'un pas rapide, sans se retourner, ne voulant pas voir un dernier regard de leur bête favorite : l'on aurait réquisitionné une vache, cela n'aurait pas été aussi douloureux, mais le cheval, non, c'était trop dur, ne dit-on pas que c'est le meilleur ami de l'homme.

LA VENTE DES VEAUX

Il y avait pendant la guerre, le mercredi, le marché aux veaux. Les paysans se devaient d'amener leurs veaux à vendre à Saint-Symphorien où il y avait ce qu'on appelait la répartition. En effet, un groupement de personnes habilitées pour ce marché attribuait aux bouchers qui venaient en nombre, les veaux amenés au marché. J'en parle en connaissance de cause, car c'était mon père qui avait la garde et le fonctionnement de la bascule qui se trouvait tout en haut de la place, à côté d'un abreuvoir. Cela amenait beaucoup de monde et la place avec le cri des veaux était très bruyante.

LES CHAUSSURES BILLARD

Il y avait sur la place, bien en évidence, la fabrique de chaussures Billard. En été, quand les fenêtres étaient ouvertes, c'était un concert de machines à coudre, car à l'époque, l'usine tournait à fond, car elle travaillait pour l'armée française. Pendant la révolution, on avait appelé Saint-Symphorien « chausse-armée ».

LES CANONS DU MONUMENT

La place de la République n'était pas faite comme aujourd'hui. Une rue la traversait de haut en bas. A droite, celle où est le monument aux morts, flanqué de ces deux canons pris à l'armée allemande. Je peux dire, qu'à l'exemple de tous les gamins de la répu, j'ai usé dessus ces deux canons, mes fonds de culotte. Quand l'Allemagne nous a mis dans la zone occupée, elle a récupéré ces deux canons pour les refondre.

UN BALLON EN PATTES

L'autre côté de la rue, devant l'étude du notaire, c'était notre terrain de jeu ; nous y jouions au ballon. Le plus souvent le ballon, c'était une vieille boîte de conserve, où on faisait une boule de

pattes attachées avec des ficelles. Il arrivait que ce ballon aille sur les vitres du notaire Maillavin, mais oh ! quelle chance, je ne me souviens pas que l'on ait cassé une vitre.

DES CANONS ANTI-AERIENS

Il y a eu aussi, vers la fin du conflit, des prisonniers russes qui cassaient des cailloux avec des massettes et qui étaient gardés par des maquisards, mais qui manifestement ne cherchaient pas à s'évader. Pour eux, la guerre était finie, c'était l'essentiel. A cette époque, je ne sais pas pourquoi, de la paille en botte rectangulaire avait été déposée sur la place, à côté de tuyaux, pour l'adduction d'eau dans notre village, alors comme souvent, les enfants ont des idées, nous avons bougé les bottes et coincées dedans des tuyaux en fonte, en guise de canons anti-aériens, ce qui avait le don d'amuser beaucoup les prisonniers russes.

HISTOIRE DE CHASSE

Mais, j'ai aussi un événement bien triste, lors d'une journée qui pourtant avait bien commencé. Je m'explique. J'avais accompagné mon père lors d'une partie de chasse. J'avais alors 11 ans, et nous nous trouvions au bois du Moulin-Fulchiron, le long de la Coise, lorsque le chien de mon père débusqua un lièvre qui n'eut le temps de ne faire que quelques mètres, que mon père l'abattit d'un seul coup de fusil. Tout près de là, il se trouvait un pêcheur du nom d'Ardaillon qui avait suivi la scène et qui s'adressant à mon père lui dit « mais comment avez-vous pu faire une telle rapidité, je n'en reviens pas », mon père lui répondit, c'est ce qu'on appelle le coup d'épaule, c'est à ce moment que l'on voit la rapidité d'un chasseur. J'étais tout fier de l'exploit de mon père et c'est bien longtemps après, lorsque le film de Marcel Pagnol, « la Gloire de mon Père » sortit sur les écrans que je confondis mon père et cet instituteur qui avait abattu, souvenez-vous, deux bartavelles, le fils de cet instituteur et moi-même ne faisons qu'un.

« MOBILISATION GÉNÉRALE »

Et les choses changèrent, quand nous remontions de cette partie de chasse à pied car mon père n'a jamais eu de voiture. Arrivé devant le café Couturier, maintenant l'étude de Maître Thiollier, ce café qui était grand puisqu'il faisait remise, c'est-à-dire qu'il avait une grande cour pour loger les chars à banc et une grande écurie pour loger les chevaux, et sur le portail de cette cour, il y avait

suite p. 3**suite de FRÈRE CATHERIN (V)**

Comme vous le voyez, mes voyages continuent et ils continueront sans doute jusqu'à ce que la glace ne nous permette plus d'avancer ; il y a quelques jours, dimanche et lundi principalement, je pensais que ça ne tarderait pas, mais depuis le temps s'est radouci ; pour le moment, nous n'avons presque pas eu de neige, mais brouillard et verglas sont assez fréquents. Je ne souffre pas trop du froid auquel on s'expose le moins possible et nos cabines sont bien chauffées.

BERLIN BOMBARDÉ

La ville où je me trouve a subi de sérieux dégâts il y a deux semaines ; des quartiers complets sont inhabités et beaucoup d'autres ont les vitres brisées et les tuiles enlevées, heureusement les trois nuits que j'y ai passées ont été calmes, j'ose espérer que ça durera car je suis probablement là pour trois ou quatre jours encore (2). Plusieurs fois déjà je voulais vous demander les adresses de ceux qui sont à Breslau, pourriez-vous me les envoyer ; peut-être aurai-je le plaisir de les voir, surtout si comme certains le disent, nous allons travailler en usine à Breslau pendant que l'Oder sera gelé. Je vois qu'à St Sym les anciens ne sont pas oubliés : kermesse, campagne de solidarité se succèdent et les prières à nos intentions sont nombreuses, soyez-en remerciés, de mon côté je ne vous oublie pas. Je vous demanderai de bien vouloir transmettre mes meilleurs vœux de Bonne et Heureuse année à Monsieur le Curé et à son dévoué Vicaire. Je vous quitte pour aujourd'hui chers Amis en vous redisant mes souhaits pour 1944 et en vous priant de croire à ma sincère amitié.

F. Catherin

(2) - On trouve sur Internet plusieurs sites sur les bombardements de Berlin par les Alliés (Grande-Bretagne, Etats-Unis et Union Soviétique).

Madame Albert GIRAUD, née Thérèse VERNAY nous a quittés le 14 juillet, des suites du Covid 19. Epouse d'Albert Giraud, elle avait deux fils, Jean-Pierre, lieutenant colonel retraité, qui collabore au Coq Pelaud et Marc entrepreneur en maçonnerie, à qui nous présentons nos amicales condoléances. Son père, Pierre Vernay (1899-1981), avait fait partie des hommes engagés dans la résistance aux côtés de Joseph Besson.